

PETITE HISTOIRE NATURELLE DES BIBLIOPHILES

En guise d'introduction

La scène se passe le 27 juin 1990 à Drouot-Montaigne. Quelques centaines d'ouvrages précieux, dont la vente publique commencera quelques heures plus tard, sont exposés au regard des amateurs et curieux. Parmi eux, un vieil homme, accompagné par une amie, s'assied quelques instants, puis se lève et repart sans avoir regardé un livre. Il y a là pourtant des merveilles : un manuscrit enluminé vers 1330 du *Roman de la Rose*, un tome de la *Rhétorique* de Cicéron annoté en marge par Racine, l'exemplaire des *Fleurs du Mal* offert par Baudelaire à Vigny, les manuscrits autographes des *Fêtes galantes* de Verlaine et des *Poésies* de Mallarmé, un exemplaire tiré sur papier ancien du Japon, enrichi d'un bois gravé supplémentaire, enfin somptueusement relié, de l'édition originale de *L'Enchanteur pourrissant* (premier livre publié par Apollinaire et premier ouvrage illustré par Derain). Mais le vieil homme est devenu aveugle. Il n'achète plus de livres aux libraires ou en vente publique. Il est simplement venu saluer un événement, témoigner son admiration. Cependant, s'il ne peut voir les trésors présentés, il est en mesure de les imaginer. Une collaboratrice lui a fait une lecture complète du catalogue de la bibliothèque mise aux enchères. Il peut donc comparer les ouvrages exposés avec ceux qu'il a lui-même réunis, et qui ne sont pas moins remarquables : ils vont en effet d'un éblouissant livre de prières calligraphié sur peau de vélin et peint par le « Maître des Heures de Guise » vers 1420, vraisemblablement pour Marguerite de Bretagne (nièce du roi Charles VII), à l'édition originale de la *Recherche du temps perdu* en condition tout à fait exceptionnelle puisque les treize volumes (certains enrichis d'une lettre autographe de Proust) sont réimposés au format in-4 et tous revêtus par le plus prestigieux créateur de reliure moderne, Paul Bonet, de plein maroquin mosaïqué à décor irradiant.

Le vieil homme est le commandant Paul-Louis Weiller, bachelier à quinze ans, chevalier de la Légion d'honneur à vingt-trois après avoir

été héros des combats aériens pendant la Première Guerre mondiale, créateur des premières lignes d'aviation civile en France et de la première entreprise européenne de construction de moteurs d'avions, emprisonné puis contraint à l'exil en 1940 en raison de ses origines juives, rétabli dans ses droits, biens et décorations en 1947, amateur d'art résolu à « s'entourer de tout ce qui console » comme il l'avait écrit au fronton de sa maison de Moret-sur-Loing, ancienne demeure du peintre Sisley. Les ouvrages proposés sont ceux d'un spécialiste de l'électricité, collaborateur occasionnel du prix Nobel de physique Louis de Broglie : le marquis du Bourg de Bozas Chaix d'Est-Ange. Ce dernier a été voué à la bibliophilie par un accident biographique : il est en effet l'héritier de l'avocat de Baudelaire, Gustave Chaix d'Est-Ange, dont la bibliothèque comportait notamment un exemplaire de l'édition originale des *Fleurs du Mal*, avec des corrections typographiques écrites au crayon par l'auteur et une dédicace signée C. B. au « Défenseur des Fleurs du Mal », inscrite en lettres d'or sur le premier plat de la reliure (celle-ci ayant été commandée par Baudelaire lui-même à un des plus habiles artisans de l'époque, Lortic, et exécutée en plein maroquin, condition qui ne se retrouve dans aucun autre exemplaire connu).

Paul-Louis Weiller et le marquis du Bourg de Bozas incarnent une des figures de la bibliophilie, celle qui conduit à constituer à domicile un véritable musée privé du livre, en collectionnant de très beaux spécimens de tous les genres d'ouvrages précieux, au moins dans le registre littéraire : des manuscrits enluminés du Moyen Âge et de la Renaissance aux publications modernes réunissant les interprétations d'un thème par un écrivain et un artiste, en passant par les éditions originales des classiques de la littérature française et les livres illustrés du XVIII^e siècle. Dans ce dernier domaine, les deux collectionneurs avaient acquis chacun de leur côté un exemplaire de premier tirage, relié à l'époque en plein maroquin par Derôme, de la célèbre édition dite « des Fermiers généraux » des *Contes* de La Fontaine, avec les figures, vignettes et culs-de-lampe impeccablement dessinés et gravés sur cuivre par Choffard et Eisen. Cependant la constitution de tels musées exige non seulement des repères culturels diversifiés, une familiarité avec tous les aspects des arts du livre (ou, à défaut, l'assistance d'experts), un important investissement en temps, mais aussi, cela va de soi, une fortune personnelle bien supérieure à la moyenne. Ce n'est pas un secret : les plus prestigieuses bibliothèques privées ont souvent été constituées par des détenteurs de patrimoines et de revenus exceptionnels (par exemple, au XVI^e siècle : Jean Grolier, trésorier général des finances ; au XVII^e le surintendant Nicolas Fouquet ; au XVIII^e : le duc de La Vallière ; au XIX^e : le baron James de Rothschild ou encore lord Spenser, etc.). Il y a pourtant bien des manières, pour la plupart moins

ambitieuses, en tout cas moins coûteuses, d'être bibliophile, c'est-à-dire passionnément amoureux des livres. Mais entendons bien qu'il s'agit de livres : les bibliophiles s'intéressent parfois principalement, parfois marginalement au texte, mais dans tous les cas ils sont amateurs d'un objet, en l'occurrence d'un assemblage particulier de feuillets porteurs de signes imprimés ou manuscrits, et non d'un « dit » immatériel. Et il s'agit aussi sans ambiguïté de passion possessive. Un bibliophile ne se contente ni d'admiration distante de chefs-d'œuvre décrits dans un catalogue ou présentés dans une exposition, ni de lectures fugitives d'ouvrages empruntés à une bibliothèque privée ou publique. Il s'approprie des livres dans tous les sens du terme : il en acquiert et (qu'il leur appose ou non un *ex-libris*) les fait « siens », les associe à son identité, leur accorde une place de choix dans son univers mental, son agenda, son espace domestique, ce qui donne du sel à sa vie. Ces limites étant précisées, on peut distinguer sommairement trois familles.

La première se constitue un entourage familial d'auteurs choisis, qu'elle convertit en compagnie toujours disponible, toujours prête à une conversation intime, et qu'elle consulte « à loisir », à son gré, voire à son caprice.

La deuxième est celle des collectionneurs éclairés, honnêtes généralistes ou bien amateurs avisés de quelques grands types d'ouvrages ou encore étroits spécialistes d'une minuscule rubrique (par exemple les traités de savoir-vivre, imprimés en caractères de civilité, dans telle région, à telle période, demeurés à l'état broché ou en cartonnage éditeur).

La dernière est celle, dérisoirement pittoresque, des bibliomanes.

Lecteurs à loisir : l'exemple de Montaigne

Cette première famille, vraisemblablement la plus nombreuse, comprend une large fraction – peut-être même une majorité – de membres qui s'ignorent comme tels, c'est-à-dire qui ne se reconnaissent pas comme bibliophiles, parce qu'ils identifient exclusivement ces derniers à des collectionneurs, voire à des bibliomanes. Il est vrai que, contrairement à la plupart des collectionneurs, ils se soucient peu de propriétés telles que la rareté, la primauté éditoriale, la grandeur des marges, la signature des relieurs, la valeur vénale ; ils sont même parfois totalement indifférents à ce qui ne relève pas du « contenu » de l'ouvrage. Ils sont bibliophiles cependant, à leur façon, et ont un illustre modèle : Michel de Montaigne. Celui-ci, dans un chapitre fameux du troisième Livre des *Essais*, convient que la fréquentation des livres est moins exquise que l'amitié des hommes « honnestes et habiles » et moins douce que l'amour des « belles et honnestes » femmes, mais souligne qu'elle

n'en est pas moins, des trois « commerces », le moins fortuit et le moins dépendant d'autrui – « le plus seur et le plus à nous ». Et il ajoute : « Cettuy-cy costoit tout mon cours et m'assiste par tout », tel un moyen de guérison universel qui console de la solitude, préserve de l'ennui, permet d'échapper aux compagnies qui fâchent, aide à supporter la douleur, distrait des pensées importunes. Et encore : « C'est la meilleure munition que j'aye trouvé en cet humain voyage. » Or Montaigne est bien loin d'être un lecteur canonique. Lorsqu'il lit, du moins à l'époque où il rédige les *Essais*, c'est pour « s'esbatre ». Il feuillette sans ordre et sans dessein, « à pièces décousues », et n'en éprouve pas la moindre honte : « Si quelqu'un me dict que c'est avilir les muses de s'en servir seulement de jouet et de passetemps, il ne sçait pas, comme moy combien vaut le plaisir, le jeu et le passetemps. » Mais il y a (du point de vue des normes académiques s'entend) bien pis que cette façon de lire avec légèreté. Bien qu'il ait constitué une bibliothèque « qui est des belles entre les librairies de village », bien qu'il l'ait soustraite « à la communauté et conjugale, et filiale, et civile » pour pouvoir s'y recueillir en maître exclusif, bien qu'il ne voyage jamais – « ny en paix, ny en guerre » – sans emporter d'ouvrages, il lui arrive de ne pas lire pendant plusieurs jours de suite, et parfois pendant des mois : « Je m'en sers [des livres] quasi non plus que ceux qui ne les cognoissent point. J'en jouys, comme les avaritieux des tresors pour sçavoir que j'en jouyray quand il me plaira ; mon ame se rassasie et contente de ce droit de possession [...] je me repose et séjourne en cette considération, qu'ils sont à mon costé pour me donner du plaisir à mon heure. »

Il y a là un type de rapport aux livres qui n'est guère respectueux des recommandations scolaires, du modèle de l'étude savante, de l'idéal d'austérité studieuse du clerc, mais qui n'est pas non plus celui du collectionneur, dont le « lecteur à loisir » est à la fois proche et lointain.

Il en est proche dans trois dimensions :

- l'importance attachée au livre comme source de plaisir, de consolation, d'agrément, plutôt que comme moyen de discipline intellectuelle ou d'accumulation de connaissances,

- la fréquence et souvent la prépondérance des consultations occasionnelles et/ou papillonnantes de pages et de passages,

- le confort psychologique apporté par la disponibilité permanente des ouvrages, la possession sans laquelle le « commerce » du livre perdrait son privilège d'être le moins dépendant d'autrui, « le plus seur et le plus à nous ».

Il se distingue en revanche du collectionneur parce qu'il ne se soucie pas de définition d'un domaine avec des auteurs inclus ou exclus, des

œuvres à acquérir impérativement, d'autres refoulées *a priori* hors-champ, et parce qu'il ne se préoccupe guère plus de la condition matérielle des ouvrages, celle-ci étant exclusivement évaluée au point de vue du confort de lecture qu'elle procure. Le lecteur à loisir est ainsi un lecteur qui se veut libre à tous égards, veillant à disposer autant que possible à sa guise des livres qu'il peut désirer lire, affranchi des règles académiques de consultation des ouvrages, ne soumettant ses sélections à aucun principe méthodique d'acquisition par auteur ou par thème, ne s'interdisant pas de manier familièrement les exemplaires, s'autorisant même, éventuellement, les soulignements de passages et les commentaires en marge. Michel de Montaigne est, là encore, archétypique. Il reconnaît avoir à une époque étudié « pour l'ostentation », lu pour faire montre d'érudition, dépensé pour cette sorte de « meuble » non pour pourvoir seulement à son besoin, mais pour s'en « tapisser et parer ». Cependant il en parle, dans les *Essais*, comme d'une vanité de jeunesse, et ne laisse entendre à aucun moment qu'il aurait suivi, pour constituer sa bibliothèque (environ un millier de volumes), tel ou tel plan d'acquisition. Il n'accorde d'ailleurs pas une seule ligne à la façon dont il s'est procuré ses ouvrages. On sait que La Boétie lui a légué les siens, qu'il a bénéficié d'autres dons, qu'il a vraisemblablement acheté à Bordeaux une partie de ses livres, que sa librairie comportait des classiques latins et grecs, des chroniques de l'histoire européenne, une édition de Rabelais, ou encore une cosmographie, mais on ne trouve nulle part la moindre préoccupation relative à l'ordonnancement d'une collection. Il se souciait par ailleurs comme d'une guigne de la conservation des exemplaires dans leur condition d'origine, tels que parus : parmi les quelques dizaines d'ouvrages de sa bibliothèque identifiés aujourd'hui dans des collections publiques ou privées, plusieurs comportent plus de cent cinquante soulignements ou annotations marginales de sa main.

Collectionneurs

La deuxième famille, celle des collectionneurs, est subdivisée en genres multiples. On y rencontre des admirateurs d'ouvrages édités à Venise par les Aldes, à Leyde par les Elzevier, à Paris par les Didot ; des spécialistes des incunables sortis des presses lyonnaises ou bien des essais imprimés sous la direction d'Honoré de Balzac ; des curieux d'ouvrages licencieux ou de libelles condamnés au feu ; des « chasseurs » de livres de colportage ou de recueils de fables ou d'emblèmes ; des amateurs d'éditions originales de la période romantique ou de pamphlets surréalistes ; des fervents de l'illustration Art Nouveau ou Art Déco ; des nostalgiques de cartonnages polychromes parus dans les collections destinées à la jeunesse ; des artisans (cuisiniers,

horticulteurs, ébénistes, etc.) passionnés par l'histoire de leur spécialité, les traditions corporatives, les savoir-faire de métier, etc. Certains collectionneurs figurent parmi les meilleurs experts de telle école d'écrivains ou de tel champ documentaire ; d'autres sont surtout attentifs aux arts du livre, à l'harmonie des mises en pages, aux prouesses typographiques, aux gravures sur bois ou sur cuivre, aux aquarelles reproduites au pochoir, aux lithographies ; quelques-uns s'attachent à des provenances : reliures armoriées, ex-libris. Mais tous entretiennent avec les livres un rapport ludique, que la dimension du plaisir, du jeu, soit exclusive ou se combine avec une pratique érudite. Tous sont plus ou moins des prédateurs qui guettent (dans les boîtes de bouquinistes, les vitrines de libraires, les catalogues de vente publique, etc.) l'arrivée sur le marché des ouvrages convoités et qui mobilisent leurs ressources pour les soustraire aux concurrents. Tous acquièrent des compétences dans leur domaine de prédilection, au point de pouvoir affiner les connaissances des marchands (le plus souvent généralistes) faisant commerce de livres anciens, et parfois d'informer utilement les conservateurs du patrimoine culturel. Tous accordent, sous des formes et à des degrés divers, de l'importance à des propriétés distinctes du texte, mais contribuant à mettre le texte en valeur, d'un point de vue esthétique (agencement typographique, illustration, reliure, état de fraîcheur, etc.) et/ou d'un point de vue historique (marques attestant qu'il s'agit de l'édition originale d'un chef d'œuvre, donc du témoignage d'un événement culturel ; ex-libris ou envoi autographe indiquant que l'ouvrage a figuré dans la bibliothèque de telle ou telle personnalité artistique, littéraire ou politique ; exemplaire survivant d'une édition condamnée à la destruction, etc.). Tous enfin pratiquent, avec plus ou moins de goût et de bonheur, l'art de sculpter une collection, d'en découper les limites, d'en définir les principes d'association et d'exclusion, en réunissant par exemple les fables avec les recueils de devises et d'emblèmes plutôt qu'avec les livres d'enfants ; les traités anciens de tératologie avec les histoires fantastiques plutôt qu'avec les sciences naturelles ; l'extraordinaire *Hypnerotomachia Poliphili* avec les impressions aldines, ou bien avec les romans à clés ou encore avec les sélections de rébus et d'hiéroglyphes ; *L'Alphabet de la mort* de Holbein avec les impressions gothiques illustrées de la Renaissance ou avec les variantes anciennes et modernes de danses des morts, suites de figures macabres, railleries des vanités mondaines, exhortations des « faut mourir », etc.

Parmi ces sculpteurs de collections, certains ont à leur manière exécuté des chefs-d'œuvre.

Amateur très averti des arts et des lettres, Jean Grolier a ainsi constitué, pendant la première Renaissance, un modèle de bibliothèque

humaniste, dont chaque livre a été choisi avec finesse, revêtu d'une élégante reliure d'inspiration italienne en maroquin de couleur à décor géométrique, et identifié par une formule telle que : *Io Grolierum et amicorum*. Certains de ces exemplaires se sont retrouvés ensuite dans la bibliothèque d'un autre fin lettré, le président du Parlement de Paris, Jacques-Auguste de Thou. Ce dernier avait rassemblé dans l'hôtel familial, au début du XVII^e siècle, l'essentiel des savoirs de son temps : plusieurs milliers d'ouvrages, la plupart soigneusement reliés, dont quelques centaines seulement (guère plus de 6% du fonds) relevaient de sa spécialité, le droit. On pouvait y découvrir, à côté de quelques œuvres d'écrivains tels que Cervantès, Du Bellay, Montaigne, Rabelais ou Ronsard, de nombreuses éditions des œuvres et des commentaires d'Aristote ; les plus fameux mémoires de sciences politiques et militaires, dont deux éditions estimées de *Il Principe*, parues peu après la mort de Machiavel ; plusieurs traités d'astronomie, dont l'édition de 1566 du *De revolutionibus orbium coelestium* de Copernic ; des classiques de la médecine dont la deuxième édition bâloise du *De humani corporis fabrica* de Vésale et un des rares exemplaires entièrement coloriés d'une belle édition vénitienne des *Discorsi* de Mattioli ; les publications mises à l'index (*Libri improbatae lectionis*) des maîtres de la Réforme : Calvin, Hus, Luther, Melancthon, Zwingli ; des manuscrits pré-carolingiens dont un, calligraphié en semi-onziale au VIII^e siècle, du *De Genesi* de saint Augustin et une copie datée du VII^e siècle d'un traité biblique d'Origène. Le cabinet de La Vallière, neveu de la favorite de Louis XIV, mérite aussi de rester en mémoire, moins parce qu'y ont été réunis, en condition luxueuse, des dizaines de milliers d'ouvrages alors très cotés sur le marché (dont plus de dix mille doublets !), que parce que l'abbé Rive, ancien professeur de philosophie devenu en 1768 bibliothécaire du duc, conseilla intelligemment ce dernier dans l'acquisition de pièces rares permettant d'établir une bibliographie des arts du spectacle et surtout de reconstituer une histoire du livre : manuscrits enluminés, incunables imprimés sur peau de vélin, curiosités xylographiques. Il y a en effet, dans l'art des collections, une dimension non négligeable de conservation du patrimoine et parfois même de sauvegarde, dans certains cas à peu de frais, de pièces menacées de totale disparition. On peut compter ainsi au rang des premiers conservateurs amateurs, le bourgeois Pierre de L'Estoile, catholique tolérant, résistant à ses dépens aux injonctions de la Ligue, partisan de la réconciliation religieuse et de la paix civile, plaisant chroniqueur (entre 1574 et 1610) de la vie quotidienne à Paris sous Henri III puis Henri IV, curieux des rumeurs, à l'écoute des « révélations » – vraies ou fausses – concernant la cour, ses complots et ses scandales, attentif aux mœurs et opinions de la rue, et pour cela acheteur ironique mais régulier des « canards » distribués par

les colporteurs, canards qu'il qualifie de « fadaïses », de « couillonneries », d'« amuse-badauds » mais qui témoignent des croyances populaires, et l'instruisent sur ce qui émeut, inquiète, fascine les gobe-mouches : *Histoire prodigieuse d'un gentilhomme auquel le diable est apparu...*, *Récit véritable d'un jeune homme apparu après sa mort à son amy...*, *Signes merveilleux et espouvantables apparus au ciel sur la ville de La Rochelle...* On doit par ailleurs au fondateur de la Société des Bibliophiles français, Pixierécourt, directeur de l'Opéra comique à l'époque romantique, la collecte et la sauvegarde de nombreuses publications mineures de la Révolution française, notamment de pièces de théâtre imprimées et autres plaquettes littéraires qu'il truffait de manuscrits relatifs à l'auteur ou à l'œuvre elle-même. Beaucoup plus près de nous, Jacques Matarasso, qui avait tôt introduit des éditions d'avant-garde (José Corti, G. L. M.) dans un coin de la librairie paternelle, et noué des liens avec Louis Aragon, André Breton, René Char, Paul Éluard, Georges Hugnet, Valentine Hugo, Jacques Prévert, Tristan Tzara, a réuni dans sa bibliothèque non seulement de précieuses éditions originales, parfois illustrées par les plus grands artistes contemporains (Arp, Chagall, Dubuffet, Max Ernst, Giacometti, Miro, Picasso, Man Ray) mais aussi des documents modestes devenus précieux parce que rares, voire rarissimes : tracts surréalistes tirés à petit nombre sur un feuillet in-8, prospectus de manifestations du mouvement Dada, affiches dont le placard édité vers 1930 par le Laboratoire de Théâtre et Action : *Rabelais défendra son Gargantua contre les sorbonistes, sorbonagres, sorbonicoles*, annonces de publication et bulletins de souscription de plusieurs œuvres d'André Breton qui fut, lui-même, on le sait, un exceptionnel sculpteur de collection (un arrangeur hors pair de voisinages inouïs). De façon plus générale, dans le domaine du livre comme dans celui des arts plastiques, les collections particulières se révèlent, selon la formule de K. Pomian (in *Collectionneurs, amateurs et curieux*, NRF, 1987), comme le « complément irremplaçable » du mécénat d'État.

Bibliomanes

Le terme de « bibliomanie » apparaît pour la première fois dans les célèbres *Lettres* d'un médecin du XVII^e siècle, Guy Patin. Privé d'une rente confortable pour avoir refusé l'état ecclésiastique, ayant commencé à étudier la médecine alors qu'il gagnait sa vie comme correcteur d'imprimerie, devenu chirurgien et professeur au Collège Royal, librepenseur, observateur enjoué mais sans complaisance de la société de son temps, à la fois admiré et craint pour la vivacité et l'irrévérence de ses bons mots, il avait constitué une collection particulière d'environ dix mille ouvrages : publications littéraires, travaux scientifiques, mais aussi pamphlets et curiosa, livres licencieux distribués sous le manteau. Il

parle de « bibliomanie » pour désigner ironiquement sa propre faiblesse : le fait qu'il ne fixe aucune limite raisonnable à ses explorations livresques (c'est même le seul domaine, dit-il, où il s'autorise la « débauche ») et qu'il lui arrive par inadvertance d'acquérir plusieurs exemplaires d'un même ouvrage. On voit cependant apparaître (cette fois sans le mot) dans la littérature du XVII^e siècle une figure de bibliomane invitant à moins d'indulgence que celle, somme toute bon enfant, du bibliophile intempérant et distrait. Elle se trouve dans *Les Caractères* de La Bruyère qui, au chapitre « De la mode », raille l'engouement dérisoire pour des bibliothèques destinées à être vues et non à être lues : « Je vais trouver cet homme qui me reçoit dans une maison où, dès l'escalier, je tombe en faiblesse, d'une odeur de maroquin noir dont ses livres sont tous couverts. Il a beau me crier aux oreilles, pour me ranimer, qu'ils sont tous dorés sur tranche, ornés de filets d'or, et de la bonne édition [...] dire que sa galerie est remplie à quelques endroits près, qui sont peints de manière qu'on les prend pour de vrais livres arrangés sur des tablettes et que l'œil s'y trompe ; ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette galerie, qu'il viendra pour me faire plaisir ; je le remercie de sa complaisance et ne veux non plus que lui visiter sa tannerie, qu'il appelle bibliothèque. » Les moqueries visant les vaniteux cossus mais incultes qui accumulent ostensiblement des livres qu'ils n'ouvrent pas, se retrouvent au siècle suivant, notamment chez Diderot, disant du bibliomane que toute sa science des livres « se borne à savoir s'ils sont de la bonne édition, s'ils sont bien reliés ; pour les choses qu'ils contiennent, c'est un mystère auquel il ne prétend pas être initié ». Les bibliomanes sont également épinglés par des épigrammes, telle celle-ci parue après la réalisation, par Pierre-François Didot, d'une superbe édition (en deux volumes in-4 imprimés sur vélin et illustrés par Monnet) des *Aventures de Télémaque* (Imprimerie de Monsieur, 1785) :

« Certain bibliomane, ignorant personnage,
Se piquant d'être connaisseur,
Demandait à Panckoucke un magnifique ouvrage,
Lui laissant le choix du livre et de l'auteur.
– Parbleu ! s'écria le libraire,
Que ne parliez-vous donc plus tôt ?
J'avais ce matin votre affaire ;
C'était le plus bel exemplaire
Du *Télémaque* de Didot.
– De Didot ? *Télémaque* ? – Eh oui ! chacun l'admire.
– Je le connais, il a du bon ;
Mais tenez, vous avez beau dire,
J'aimerais toujours mieux celui de Fénelon. »

Il est cependant une autre espèce de bibliomanes, dont on peut dire qu'ils sont moins vaniteux que fous. Nul n'en a parlé mieux que Charles Nodier, responsable de la Bibliothèque de l'Arsenal où il recevait, dit J. Janin, « tous ceux qui tenaient honorablement une plume, un burin, une palette ». Auteur de bibliographies, de dictionnaires, de nouvelles et contes (dont un pur chef-d'œuvre de l'édition romantique : *L'Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*), préfacier privilégié par les libraires-éditeurs, ami d'Alexandre Dumas, de Lamartine, de Hugo, Nodier était un bibliophile passionné, amateur des classiques de la littérature française, mais collectionnant aussi les originales de ses contemporains, les cancioneros, les petits maîtres libertins, et jusqu'aux auteurs les plus excentriques et aux plus rares curiosités littéraires, comme *Le Zombi du Pérou*, premier roman exotique de langue française, où l'auteur – un poète licencié d'origine normande, déporté aux galères en 1681, vendu comme esclave en 1686 à un colon guadeloupéen – s'inspire à la fois des tracas amoureux de son propriétaire et des légendes indigènes relatives aux fantômes. Cette passion était d'autant plus coûteuse que Nodier appréciait les exemplaires bien conservés et bien reliés (« Croyez fermement, disait-il, qu'aux livres comme aux belles, la parure ne nuit en rien ») et qu'il commandait lui-même parfois aux plus talentueux artisans des reliures en plein maroquin à sa marque *Ex musaeo Caroli Nodier*. Perpétuellement endetté, notamment auprès des libraires, contraint de vendre à deux reprises une grande partie de sa bibliothèque (dont une fois pour payer la dot de sa fille), il n'était pas mal placé pour savoir jusqu'où pouvait aller la passion bibliophilique, et à quel point était fragile la cloison entre le collectionneur passionné et l'accumulateur maniaque. C'est à lui qu'on doit la formule : « Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas. Du bibliophile au bibliomane, il n'y a qu'une crise. »

Charles Nodier a légué deux portraits particulièrement piquants de bibliomanes, l'un sous forme de fiction physiologique, publiée dans une nouvelle éponyme (« Le bibliomane » in *Le Livre des Cent-et-Un*, ouvrage collectif édité par Ladvoat, en 1831), l'autre peint d'après nature, à partir d'un cas authentique, dans une petite étude de mœurs (« L'amateur de livres » in *Les Français peints par eux-mêmes*, ouvrage collectif édité par Curmer en 1841). Le bibliomane fictif, Théodore, est typiquement monomaniac. Il ne perçoit le monde qu'à travers une grille bibliophilique, ne juge les hommes et les choses que du point de vue de ses subtils critères de collectionneur de livres. Il ne regarde plus les femmes qu'au pied, et se désole lorsqu'il y remarque des chaussures du meilleur cuir (« Voilà du maroquin perdu ! »). Il approuve les aventures militaires françaises en Espagne parce qu'elles offrent l'occasion de rapporter de rares romans de chevalerie, et sur les côtes d'Afrique,

parce qu'elles feront probablement baisser le cours du maroquin, mais s'inquiète du conflit entre les Pays-Bas et la Pologne parce qu'il menace de réduire l'accès au précieux papier de Hollande. Il mourra de chagrin après avoir découvert dans une salle de vente publique un exemplaire d'une édition elzévirienne des *Œuvres* de Virgile bien plus grand que le sien (qu'il croyait aux plus belles marges) et, quelques instants après, appris que la dévalorisation de sa collection était probablement irréversible, parce que l'exemplaire géant nouvellement découvert n'était pas exposé en vue d'une vente prochaine, mais avait été attribué à un enchérisseur la veille. Le bibliomane authentique, Maître Boulard, était notaire. Il avait d'abord collectionné des livres choisis avec soin, puis saturé avec ses acquisitions les rayons et placards de son étude, chassé progressivement les locataires de son immeuble pour entasser à chaque étage des masses d'ouvrages de littérature au rabais, et enfin acheté six maisons pour y empiler des monceaux de bouquins. Dans *L'Amateur de livres*, C. Nodier, qui l'avait connu « bibliophile délicat et difficile », relate ainsi plaisamment une visite dans ce qu'il appelle des « bibliotaphes » : « Je me souviens qu'en voyageant un jour avec lui parmi ces obélisques mal calés [...] je m'informais curieusement d'un livre unique [...] ; frappant du bout de sa canne à pomme d'or une de ces masses énormes, *rudis indigestaque moles*, puis une seconde, puis une troisième : "Il est là, me dit-il, ou bien là, ou là." Je frémis à l'idée que la malencontreuse plaquette avait disparu pour toujours, peut-être, sous dix-huit mille in-folio, mais ce calcul ne me fit pas négliger l'intérêt de mon salut. Les piles géantes ébranlées dans leur équilibre incertain par la canne de M. Boulard se balançaient sur leur base de manière menaçante et leur sommet vibra longtemps comme la flèche légère d'une cathédrale gothique, à la volée des cloches ou aux assauts de la tempête ; j'entraînai M. Boulard et je m'enfuis [...]. Aujourd'hui même, quand je pense que les Bollandistes ont failli s'écrouler tous à la fois, et de vingt pieds de haut, sur ma tête, je ne me rappelle pas ce péril sans une pieuse horreur. »

En guise de conclusion

Lecteurs à loisir ; collectionneurs éclairés ; bibliomanes. On peut imaginer bien évidemment d'autres approches taxinomiques, d'autres classements, d'autres étiquetages des individus passionnés par leur bibliothèque. C'est ainsi que Nodier, encore lui, ne définissait pas les collectionneurs comme un type de bibliophiles, mais appelait bibliophiles un type (selon lui, le plus estimable) de collectionneurs. Il les opposait à la fois aux bibliomanes et aux « bouquinistes », ce terme désignant en l'occurrence non les marchands mais les fureteurs de bouquinerie. Plus précisément, Nodier était enclin à renvoyer dos à dos les accumu-

lateurs fortunés mais sans goût de volumes aussi rutilants dans leur apparence que médiocres du point de vue littéraire et artistique, et les érudits pingres ou fauchés feignant d'être convaincus de la futilité des plus habiles restaurations et des plus élégantes reliures (à la façon du renard de la fable déclarant « trop verts » les raisins inaccessibles), et espérant inlassablement découvrir, dans la poussière d'une échoppe, des éditions particulièrement précieuses (*rarae aves in terris*) offertes pour quelques sous. Il exprimait une condescendante compassion pour ces deux figures opposées du marché du livre ancien, et réservait son affectueuse considération au collectionneur exigeant, « doué de quelque esprit et de quelque goût », appréciant comme Montaigne la « conversation muette » des esprits, conversation « que l'on commence où l'on veut, que l'on quitte sans impolitesse, que l'on renoue sans se rendre importun », mais associant aussi intimement l'amour de l'auteur absent et « l'amour du symbole matériel qui le représente ». Le bibliophile, dit-il dans *L'Amateur de livres*, « aime le livre comme un ami aime le portrait d'un ami, comme un amant aime le portrait de sa maîtresse ; et comme l'amant, il aime orner ce qu'il aime. Il se ferait scrupule de laisser le volume précieux [...] sous les livrées de la misère ». Charles Nodier est, il est vrai, en ce domaine, juge et partie : pour aller vite et sans façons, le collectionneur qu'il apprécie, et qu'il nomme « bibliophile », c'est lui. Mais on peut au moins lui concéder qu'il existe bien un type d'amateur éclairé à un double titre, c'est-à-dire à la fois connaisseur d'un domaine de collection (école littéraire ou thème documentaire ou style d'illustration, etc.) et juge averti de la condition des ouvrages, sélectionnant d'autant mieux ses exemplaires (quitte à en acheter de moins nombreux) qu'il partage avec les libraires experts en éditions rares et les conservateurs de fonds anciens des bibliothèques, la menue science des propriétés « matérielles » des livres : l'art de distinguer le vélin pur chiffon à la forme d'un simple pur fil, le premier tirage d'une eau-forte de sa réimpression, le maroquin du chagrin, l'ouvrage conservé à l'état de neuf, dans sa reliure d'origine, de celui qui a été habilement lavé et remboîté, etc. Ces initiés maîtrisent bien sûr parfaitement le vocabulaire qui permet de décrire avec précision l'état physique des ouvrages et donc d'acheter à distance, sur catalogue d'une librairie ou d'une salle de vente publique. C'est en s'appuyant sur cette compétence linguistique que l'un d'eux, fréquentant suffisamment, vers 1910, les librairies parisiennes et les stands de bouquinistes des quais pour être devenu familier de G. Apollinaire, a pu rédiger l'inventaire d'une bibliothèque imaginaire dont le poète n'hésite pas à dire – dans *Le Flâneur des deux rives* – qu'elle rivalise avec les bibliographies facétieuses de Rabelais et de Rémy de Gourmont. Le document, annonçant une vente « le 1er avril prochain à la Salle des Bons-Enfants », porte en

page de titre la mention : « Ce catalogue, spécialement fait pour les bibliophiles, ne contient, après chaque titre, que les renseignements strictement nécessaires. » Quelques « lots » de cette plaquette ainsi conçue par un bibliophile pour ses pairs, tiendront lieu ici, frivolement, de conclusion :

« Aristophane, Les Grenouilles : *pap. du Marais* ; Balzac (H. de), : La Peau de chagrin, *rel. id.* ; Bloy (L.), Le Pal : *pointe sèche* ; Boisgobey (F. du), Décapitée : *en 2 part., tête rognée*, tr. r. ; Chateaubriand, Les Martyrs : *belles épreuves* ; Coulon, La Mort de ma femme : *demi chagrin* ; France (A.), Funérailles d'Émile Zola : *suite en noir* ; Funck-Brentano, La Comtesse de la Motte : *dos fleurdelisé* ; Musset (A. de), À quoi rêvent les jeunes filles : ill. de *Vierge* ; Vallès (J.), Le Bachelier : *beau parchemin* ; Wallace (doct. R.), Les Frères siamois : *2 vol. rel. ensemble.* »

L'auteur, E. Cuénoud, était gérant d'immeubles à Montparnasse, et ami de l'illustrateur Carlègle, dont un plaisant croquis de bibliophile orne l'ingénieuse parodie.

Louis Gruel

Louis Gruel est maître de conférences de sociologie à l'Université de Rennes 2, chargé de mission à l'Observatoire national de la Vie étudiante, auteur de nombreux ouvrages. Par ailleurs, il collectionne les livres anciens et il a été associé à la création, au printemps 1996, de la Librairie Gruel, gérée par son épouse, Dany Gruel.

Glossaire

Aldin (e) : caractéristique d'une impression ou d'une reliure exécutée dans les ateliers des Aldes, prestigieuse famille d'imprimeurs vénitiens de la Renaissance, qui doit son nom générique au prénom de son fondateur, Alde Manuce, tout premier éditeur d'œuvres majeures d'Aristote, Platon, Aristophane, Euripide ou Sophocle, auteur d'un dictionnaire grec-latin et de traductions d'Homère et d'Ésope, créateur du caractère italique, introducteur de signes de ponctuation tels que les deux points et le point-virgule.

Chagrin : peau de cheval, d'âne ou de mulet, caractérisée par des petits grains réguliers, très couramment utilisée dans les reliures modernes.

Enluminure : peinture ornant un manuscrit de scènes narratives et/ou d'ornements décoratifs (branchages en volutes dans les marges, bouts de ligne polychromes, lettrines, etc.).

Ex-libris : marque de propriété d'un livre, prenant le plus souvent la forme d'une étiquette au nom du possesseur, imprimée sur le contreplat supérieur de la reliure ou de la couverture, mais susceptible de prendre des formes plus simples (signature manuscrite sur une page de garde ou de titre) ou plus élaborées (étiquette enrichie d'une devise ou d'une illustration symbolique, nom du propriétaire gravé en lettres d'or sur le plat de la reliure, etc.).

Fleurdelisé : se dit des dos ou plats de reliure recouverts de fleurs de lys le plus souvent dorées ; ces motifs constituent un symbole de la royauté française mais indiquent beaucoup plus rarement une provenance de la bibliothèque personnelle du roi ou de sa famille qu'un présent fait au nom du roi ou offert par une institution royale ; dans le catalogue facétieux de Cuénoud, la mention « dos fleurdelisé », à propos d'un ouvrage consacré à la comtesse de la Motte, renvoie au fait qu'elle avait été, en tant que principale condamnée dans l'affaire du collier de la reine, marquée au fer rouge en forme de fleur de lys.

Incunable : livre imprimé aux commencements de l'imprimerie (*incunabula* : langes, berceau), depuis l'origine, au milieu du XV^e siècle, jusqu'au 31 décembre 1500, période au cours de laquelle on estime qu'il y a eu entre 25 000 et 30 000 éditions.

In-octavo ou in-8 : format – très courant dans l'édition occidentale – des livres composés de cahiers de huit feuillets (seize pages).

In-quarto ou in-4 : format des livres composés de cahiers de quatre feuillets, et ayant donc nécessité moins de pliages de la feuille de papier initiale que les in-8 ; en règle générale, plus le nombre de cahiers est élevé, plus le livre est petit : un in-4 est plus grand qu'un in-8, *a fortiori* qu'un in-12 ou un in-16 (correspondant approximativement au format de poche) ; il arrive que les tirages de luxe, sur grand papier, de certaines éditions, fassent l'objet d'une « réimposition » à un format plus grand que le tirage courant.

Maroquin : peau de chèvre sauvage, particulièrement solide, se prêtant bien aux colorations vives et brillantes, importée d'Orient au XV^e siècle et utilisée traditionnellement pour les reliures de luxe, la décoration du mobilier, les porte-documents ministériels, etc.

Plats d'une reliure : volets de bois ou de carton recouverts de papier, toile ou peau ; on distingue le plat supérieur et le plat inférieur, ainsi que leurs faces (externes : plats extérieurs, internes : contreplats).

Pochoir : procédé de coloriage manuel d'illustrations de livres ou de gravures, à l'aide d'une plaque prédécoupée de zinc ou de carton.

Pur chiffon : papier fabriqué exclusivement par trituration de chiffons de lin ; il est dit « à la forme » si chaque feuille est faite individuellement dans un cadre rectangulaire en bois : la forme.

Reiure mosaïquée : reiure ornée d'un décor de pièces de cuir découpées et incrustées, à la façon d'une marqueterie, dans la peau qui sert de support principal.

Xylographie : gravure sur bois, et plus particulièrement procédé d'impression (antérieur à l'invention des caractères mobiles) par gravure des lettres et éventuellement des images sur un bloc de bois.

Sources

Dany Gruel, libraire rennaise spécialisée dans le commerce des éditions rares, a grandement facilité la rédaction de cet article en mettant à disposition son fonds documentaire, en particulier :

- les catalogues de ventes prestigieuses, dont : *Bibliothèque du château de Prye : splendeurs de la littérature française, du Roman de la rose au bestiaire d'Apollinaire* (Laurin et alii, 1990), *Bibliothèque Matarasso* (Loudmer, 1993 et 1994), *Trésors de la bibliothèque du commandant Paul-Louis Weiller* (Laurin et alii, 1998) ;
- les guides de bibliophilie, notamment : F.-C. Lonchamp, *Manuel du bibliophile français (1470-1920)* en 2 vol. in-8, Paris et Lausanne, Librairie des bibliophiles, 1927 ; Ch. Galantaris, *Manuel de bibliophilie*, en deux vol. in-8, Paris, Éditions des Cendres, 1998 ;
- le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* en 17 vol. in-4, par P. Larousse, Paris, 1866-1888, et l'*Encyclopædia Universalis* en 21 vol. in-4, Paris, 1985 ;
- le volume consacré aux « bibliothèques sous l'Ancien Régime, 1530-1789 » (C. Jolly dir.) de l'*Histoire des bibliothèques françaises*, Éd. du Cercle de la Librairie, 1988 ;
- les ouvrages relatifs aux collections précieuses de la Bibliothèque nationale et en particulier *Des livres rares depuis la création de l'imprimerie* (A. Coron dir.), BnF, 1998 ;
- plusieurs éditions préfacées des contes bibliophiliques de C. Nodier : *Le Bibliomane*, illustré par M. Leloir et préfacé par R. Vallery-Radot, Librairie L. Conquet, 1895 ; *Franciscus Columna*, avec une prélection de C. Janin, La Connaissance, 1927 ; le même titre précédé d'une étude de M. Roques sur *Le Songe de Poliphile*, Les Bibliolâtres de France, 1949 ; *L'Amateur de livres* précédé du *Bibliomane*, de *Bibliographie des fous* et *De la monomanie réflexive*, édition présentée par Jean-Luc Steinmetz, Le Castor Astral, 1993 ;

- quelques publications de la collection « Corpus iconographique de l'histoire du livre », dont N. Petit, *L'Éphémère, l'occasionnel et le non-livre*, Klincksieck, 1997 ;
- le facétieux *Catalogue des livres de M. Ed. C. qui seront vendus au 1^{er} Avril prochain*, réimpression hors commerce tirée à 350 exemplaires (Librairie Giraud-Badin, 2001).

Post-scriptum

Ma discipline universitaire est la sociologie, mais je n'ai pas rédigé cet article en sociologue : je l'ai écrit en amateur de livres. La passion est venue accidentellement, à l'occasion de visites chez des bouquinistes et libraires, et tardivement, bien après avoir cessé mes études. Au cours de celles-ci, en section classique de lycée puis en faculté des Lettres, je n'ai jamais vu un livre ancien autrement que sur le mode de quelques pages médiocrement reproduites dans les manuels. Je tends aujourd'hui à penser que l'École, dans son louable souci de privilégier l'essence spirituelle des livres, est encline (du moins elle l'était alors) à identifier leur genèse à une immaculée conception, en tenant pour peu de choses le métier des artisans qui mettaient un point d'honneur à exécuter impeccablement leur ouvrage, à servir avec autant d'humilité que de talent les travaux de pensée, les « œuvres des hommes surplombant les hommes ». La bibliophilie, je crois, leur rend justice et hommage. L. G.